

Éduquer après 1945. Retour sur le problème de l'enfance et la responsabilité de l'intellectuel chez Sartre

Grégory Cormann
Université de Liège

L'actualité des études sartriennes est vive en Italie. Lieu de séjours réguliers de Sartre et de Simone de Beauvoir, ceux-ci y ont noué des amitiés intellectuelles fortes – citons pêle-mêle Carlo Levi, Palmiro Togliatti, Franco Basaglia et Rossana Rossanda – et bénéficié d'un espace de réflexion intellectuelle de premier ordre qui s'est notamment concrétisé dans les années 1960 par deux discussions importantes à l'Institut Gramsci en 1961 et 1964 et par l'article majeur « Masse, spontanéité, parti »¹. Cette profonde familiarité dialogique de Sartre et du monde intellectuel de l'après-guerre s'est prolongé par un travail continu de traduction et de commentaire de l'œuvre de Sartre. L'actualité de Sartre et des études sartriennes en Italie est ainsi riche et diverse. Dans ce cadre, j'aimerais revenir aujourd'hui, une autre fois, sur la question de l'enfance chez Sartre qui a été approfondie ces dernières années dans différents contextes, notamment dans le dialogue instauré par Massimo Recalcati entre phénoménologie sartrienne et psychanalyse lacanienne².

Plusieurs travaux récents ont montré que l'enfance ne fait pas l'objet d'un traitement « linéaire³ » dans l'œuvre de Sartre. Juliette Simont – que la question intéresse depuis longtemps – a récemment publié un bel état des lieux dans le volume sur *Les biographies existentielles de Sartre* qui a été publié chez Vrin en 2022⁴ : elle retient que le problème de l'enfance, présent de façon significative dans les années 1920 sous l'influence de Nietzsche et de Piaget, disparaît ensuite dans les premiers travaux phénoménologiques sartriens pour des raisons qui sont à la fois philosophiques (le problème de la temporalité préoccupe longuement

¹ Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la subjectivité ?*, Paris, Les Prairies ordinaires, 2013, trad. ital. par Raoul Kirchmayr, *Marxismo e soggettività : la conferenza di Roma del 1961*, Milano, Marinotti, 2015 *Les Racines de l'éthique. Conférence à l'Institut Gramsci, mai 1964*, Études sartriennes, n° 19, 2015, p. 11-118, trad. ital. par Ciro Adinolfi, *Le radici dell'etica*, Milano, Marinotti, 2023 ; « Classe e partito. Il rischio della spontaneità, la logica dell'istituzione », entretien avec Rossana Rossanda et Lucio Magri, *Il Manifesto*, n° 4, septembre 1969, repris sous le titre « Masses, spontanéité, parti », dans *Situations VIII. Autour de 68*, Paris, Gallimard, 1972, p. 262-290.

² Voir, en particulier, Massimo Recalcati, *Ritorno a Jean-Paul Sartre. Esistenza, infanzia e desiderio*, Torino, Einaudi, 2021.

³ L'adjectif est de Juliette Simont qui l'utilise à la page 121 de l'article cité à la note suivante.

⁴ Juliette Simont, « Du “petit garçon qui ne veut pas grandir” au “fils de l'homme”. La question de l'enfance chez Sartre », dans Vincent de Coorebyter (éd.), *Les biographies existentielles de Sartre. Thèmes, méthodes, enjeux*, Paris, Vrin, 2022, p. 119-141.

Sartre), mais également épistémologiques et politiques (la question de l'enfance était dans les années 1920 indexée à une conception de la rationalité fondée sur des présupposés évolutionnistes qui mettait sur le même plan l'enfant, le fou et le primitif). La question de l'enfance est ainsi « escamotée », selon le terme de Juliette Simont, dans *L'être et le néant*, y compris dans les pages consacrées à un premier exposé de la psychanalyse existentielle. Dans l'ouvrage de 1943, la psychanalyse existentielle sartrienne est une psychanalyse qui, étrangement, ne se préoccupe pas de l'enfance du sujet. À la recherche d'une juste articulation entre choix originel totalisant et puissance disruptive de l'instant, Sartre se trouve « interdit de donner consistance au passé, donc d'enraciner une existence dans son enfance⁵ ». Comment dès lors comprendre le poids qui sera accordé à l'enfance dans les biographies de Mallarmé, de Genet ou de Flaubert et qui est consacré par des remarques célèbres de *Questions de méthode* ?

J'aimerais ici reprendre la question à partir de deux temps principaux qui articuleront à chaque fois les motifs de l'enfance, de l'éducation et de la violence. Le premier temps mettra en évidence l'importance de Beauvoir pour la constitution d'un problème spécifique de l'enfance dans la phénoménologie existentialiste après 1945 : l'enfance et l'éducation traversent en effet l'ensemble de ses textes, en particulier, *Pour une morale de l'ambiguïté* et *Le deuxième sexe*. Cela nous permettra de revenir sur les passages parfois elliptiques des *Cahiers pour une morale* où se marquent autour de 1947-1948 un retour de l'enfance dans la pensée de Sartre. Dans un second temps, nous montrerons comment les remarques formulées par Sartre (et Beauvoir) à la fin des années 1940, bien que largement méconnues, ont constitué de manière durable une matrice analytique polémique au sein de la pensée française contemporaine, non seulement pour des auteurs qui peuvent être aisément rattachés à la famille sartrienne, tels Frantz Fanon et André Gorz, mais aussi pour des auteurs comme Pierre Bourdieu ou Louis Althusser. Nous nous arrêterons tout particulièrement sur le célèbre article de Louis Althusser sur « Freud et Lacan », dont nous proposerons une sorte de généalogie sartrienne. Entre ces deux temps, nous mettrons en évidence l'importance matricielle de la lecture, polarisée par le problème de l'éducation, que Simone de Beauvoir a donnée de la phénoménologie de Merleau-Ponty, en 1945, dans le deuxième numéro des *Temps Modernes*.

De Merleau-Ponty à Beauvoir : la constitution d'une question spécifique de l'enfance

Que se passe-t-il, après la Seconde Guerre mondiale, pour que revienne la question de l'enfance ? Mon hypothèse est que le problème de l'enfance se constitue au sein de la

⁵ *Ibid.*, p. 126.

phénoménologie existentialiste après 1945 d'abord chez Merleau-Ponty et chez Simone de Beauvoir, dans une double perspective épistémologique et politique, avant d'être reprise et appliquée par Sartre dans ses psychanalyses existentielles. On sait, à la suite du travail d'Emmanuel de Saint-Aubert, combien Beauvoir et Merleau-Ponty se lisent et se réécrivent sans cesse dans les années 1945-1949⁶. Pour le dire sans détour, mon hypothèse est que le problème de l'enfance s'impose à Sartre par le compagnonnage complexe, parfois tendu, qu'il noue dans les années d'après-guerre avec Beauvoir et Merleau-Ponty.

On rappelle souvent que Merleau-Ponty a enseigné la psychologie de l'enfant pendant plusieurs années juste après la guerre à Lyon puis en Sorbonne de 1949 à 1952⁷. On en profite alors pour rappeler la vaste formation psychologique des normaliens philosophes de l'entre-deux-guerres. Dans ces occasions, on a moins souligné que le projet des cours de Sorbonne constitue un commentaire détaillé et une réélaboration d'un chapitre des *Structures élémentaires de la parenté* de Claude Lévi-Strauss, qui venait de paraître, le chapitre 7 du livre qui est intitulé « L'illusion archaïque⁸ ». L'illusion dénoncée par Lévi-Strauss est celle qui, sur le fond d'une lecture simplifiée de Lévy-Bruhl, en vient à confondre pensée enfantine, pensée primitive et pensée pathologique. La cible de Lévi-Strauss est explicitement Piaget qui se montre incapable de penser « l'origine du développement social⁹ » de l'enfant. Pour sa part, rusant avec la psychanalyse, Lévi-Strauss récupère à sa manière le concept de polymorphisme : pour lui, l'enfant n'est pas d'abord égocentrique, l'enfant est un « social polymorphe¹⁰ », c'est-à-dire un individu dont les structures mentales et symboliques sont suffisamment souples et plastiques pour pouvoir s'intégrer dans n'importe quelle société où l'enfant tombe au moment de sa naissance. Sur cette base, Merleau-Ponty dessine dans ses cours, année après année, la voie d'une description de l'être-au-monde de l'enfant dégagée de son identification à la mentalité primitive. Il s'agit au fond pour Merleau-Ponty de décrire la présence au monde de l'enfant à partir de ses compétences affectives et herméneutiques précoces. En conséquence, on peut considérer favorablement la « prématuration » de l'enfant, non par défaut, mais comme ce

⁶ Sur cette relation de Merleau-Ponty et de Beauvoir dans les années qui suivent la Libération, je renvoie au beau livre, désormais classique, d'Emmanuel de Saint-Aubert, *Du lien des êtres aux éléments de l'être. Merleau-Ponty au tournant des années 1945-1951*, Paris, Vrin, 2004.

⁷ Maurice Merleau-Ponty, *Psychologie et pédagogie de l'enfant* (1949-1952), Lagrasse, Verdier, 2001.

⁸ Claude Lévi-Strauss, *Les Structures élémentaires de la parenté* (1949), Paris, Mouton/De Gruyter, 2002, p. 98-113. J'ai montré ailleurs que Merleau-Ponty réécrit aussi en la circonstance, autour du concept de *prématuration*, le grand article de Lacan sur « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu. Essai d'analyse d'une fonction en psychologie », *L'Encyclopédie française*, vol. 8, 1938. J'ai jadis insisté sur ces éléments dans Grégory Cormann, « Pour une lecture rapprochée de Merleau-Ponty. Origine et genèse de quelques concepts fondamentaux », *Daimôn*, n° 44, « Merleau-Ponty 1908-2008 », 2008, p. 45-59.

⁹ *Ibid.*, p. 106.

¹⁰ *Ibid.*, p. 110.

moment de rapport total au monde qui précède la mise en place ajustée des techniques du corps nécessaires pour que l'enfant puisse arpenter le monde en respectant son organisation ustensile.

Dans sa biographie de Lévi-Strauss, Emmanuelle Loyer a rappelé combien *Les Structures élémentaires de la parenté* est resté longtemps, jusqu'à la fin des années 1950, une lecture réservée à quelques-uns (Beauvoir et Bataille qui en donnent les rares comptes rendus d'époque, Merleau-Ponty et Sartre notamment)¹¹. Ce n'est pas le cas du *Deuxième sexe* qui paraît également en 1949, suscitant un vif intérêt et de fortes polémiques. Le problème de l'enfance y est évidemment central. On pourrait même dire qu'on ne peut pas rencontrer le nom de Simone de Beauvoir sans poser le problème de l'enfance. Il est directement impliqué par la formule la plus célèbre de Beauvoir : « On ne naît pas femme, on le devient¹². » La formule ouvre, comme on sait, la section du *Deuxième Sexe* consacrée à la « formation » des femmes, et d'abord à leur enfance. Elle résume en quelque sorte le féminisme de Beauvoir ; on pourrait même croire qu'elle résume le féminisme. Alors que Sartre avait insisté sur le fait que l'homme n'est rien, n'a pas de nature ou de caractère et devient ce qu'il est – mieux : devient ce qu'il fait de lui –, Beauvoir se place sur un autre plan : elle s'intéresse à la manière dont les femmes *deviennent ce qu'on fait d'elles* et se trouvent enchaînées à un ordre social qui les force à être autres que ce qu'elles sont et les disposent même à être complices de cette soumission.

Beauvoir remarque d'abord que les premiers temps de l'enfance se passent de la même façon pour les petites filles et les petits garçons. À ce stade, Beauvoir décrit tous les enfants comme des sujets qui se transcendent vers le monde, mais en même temps comme des sujets aliénés au regard de l'autre dans la mesure où « l'intervention d'autrui dans la vie de l'enfant est presque originelle¹³ ». Comme Merleau-Ponty, Beauvoir constate en effet que le retard de développement physiologique de l'enfant, sa prématurité, impose une suppléance sociale. La socialisation de l'enfant n'a pas pour objet de réguler les instincts du petit d'homme. Notre expérience sociale et ses crises se comprennent, à l'inverse, par la nécessité de suppléer le manque d'instinct. Dans son beau livre sur Lacan, Bertrand Ogilvie a résumé cette condition d'un trait : « l'être humain n'est pas seulement, par essence, un être social, mais il est un être social dans la mesure où il n'est pas autre chose¹⁴ ». Beauvoir décrit ensuite le développement critique de l'enfant : les crises que connaît l'existence humaine par suite de son incapacité native, ses « nœuds phénoménologiques¹⁵ » pour le dire avec Camille Froidevaux-Metterie,

¹¹ Emmanuelle Loyer, *Lévi-Strauss*, Paris, Flammarion, 2015, p. 346-349.

¹² Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe* (1949), Paris, Gallimard, 1979, p. 285.

¹³ *Ibid.*, p. 286.

¹⁴ Bertrand Ogilvie, *Lacan*, Paris, PUF, 1987, p. 88.

¹⁵ Camille Froidevaux-Metterie, *Un corps à soi*, Paris, Seuil, 2021.

l'exposent à une série de moments critiques où la transcendance de l'enfant peut être biaisée et limitée par l'éducation qui redouble et détourne, en vertu d'une distribution inégalitaire entre les hommes et les femmes, la fonction sociale qui supplée la carence physiologique.

Relisant Piaget, Beauvoir décrit ainsi la fixation des petites filles sur les pratiques de séduction et de parade par lesquelles passent tous les enfants, garçons ou filles, qui ont à supporter et à compenser la séparation progressive d'avec leurs parents. Elle y voit une forme de narcissisme qu'il faut entendre en un sens précis : non pas comme une obsession portée vers soi comme sujet absolu, mais comme l'obligation de se faire objet pour autrui et de se vivre comme objet fascinant face à ce dernier. Par opposition, l'éducation des petits garçons les encourage à dépasser ce stade du narcissisme. C'est donc par éducation et non par nature que l'éducation des filles est en quelque sorte prématurée.

L'article de Jacques Lacan sur « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu » permet à Beauvoir de baliser cette éducation qu'on pourrait provisoirement qualifier de *négative*. Repérant un ensemble d'épisodes critiques qui scandent la « formation » des êtres humains, garçons ou filles, jusqu'à la puberté, Beauvoir suit en effet dans son livre la structure de l'article sur « Les complexes familiaux », dont elle considère le mouvement général et non seulement l'hypothèse du stade du miroir¹⁶. L'article de Lacan se donne alors comme la présentation d'un ensemble de points critiques de l'existence, un ensemble de points de bifurcation qui peuvent être aussi bien des opportunités que des menaces. Beauvoir en retient le moment de clôture qui se joue à la puberté. La puberté est, selon elle, le moment où le destin des femmes s'installe dans leur corps, le moment à partir duquel la fermeture de l'avenir se joue désormais en elles : la fermeture ou le resserrement de l'avenir est désormais installé, comme gênes ou comme absence de confiance en soi, dans leurs propres corps. La relation d'infériorité qui s'instaure entre les hommes et les femmes pendant leur éducation passe ainsi du « psychologique » au « physiologique ». La crise de la puberté est le moment, pour les femmes, de la transformation de leur corps en *chair*, à savoir quelque chose que je suis sans que je l'aie choisi et qui est vu par autrui sans que je puisse le voir¹⁷. Elle correspond à la mise en place de l'expérience de la *honte*, à savoir d'une infériorité ressentie par soi-même dans l'expérience inquiète et gênée de son propre corps.

¹⁶ La lecture que Beauvoir fait de Lacan, en dialogue avec Sartre et Merleau-Ponty, lui permet, de manière inattendue, de donner une concrétude – et une pertinence – aux descriptions génétiques du premier Piaget grevées par des biais évolutionnistes et intellectualistes.

¹⁷ Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, op. cit., p. 340.

En somme, à partir d'un matériau théorique identique à celui de Merleau-Ponty, Beauvoir retourne complètement – ou plutôt *retraverse* complètement – la perspective que défendait l'auteur de la *Phénoménologie de la perception*. La philosophe féministe belge Françoise Collin a décrit *Le deuxième sexe* comme une « phénoménologie négative¹⁸ » des rapports des femmes au monde. Cette formule est utile. Là où Merleau-Ponty insiste sur la puissance d'ouverture au monde et à soi de la conscience incarnée, Beauvoir reprend le même appareil théorique pour décrire, à propos de la situation des femmes en 1949, l'ensemble des blocages qui peuvent les empêcher de se jeter librement dans le monde.

Le problème de l'enfance prend dès lors une forme tout autre que celle qu'il recevait vingt ou trente ans plus tôt dans les travaux de psychologie génétique. L'enfance n'apparaît plus comme une période dominée par la pensée magique et par une forme de décrochage par rapport au monde, comme une sorte d'indifférence sans limites à ce qui constitue le monde dans ses déterminations matérielles, rationnelles et sociales. Il s'agit bien plutôt d'un moment où une subjectivité peut faire l'expérience très matérielle, y compris au plus intime d'elle-même, de ce que le monde dans lequel elle surgit est déterminé par des valeurs qui peuvent limiter et contraindre très fortement ses possibilités d'existence. Beauvoir en apporte une démonstration à propos de la condition des femmes. Mais l'approche critique de l'enfance que *Le deuxième sexe* déploie cerne une méthode plus générale qui interroge l'essence même de l'éducation. Un petit texte de Beauvoir consacré à Merleau-Ponty, longtemps méconnu jusqu'à sa republication récente dans la revue *Philosophie*, dessine les contours de cette interrogation.

Transition : l'éducation comme violence chez Simone de Beauvoir en 1945

Lorsqu'elle lit la *Phénoménologie de la perception* en 1945, Beauvoir met, de façon inattendue, le problème de l'enfance au cœur du compte rendu qu'elle publie alors dans *Les Temps Modernes*¹⁹. Ce qui retient l'attention de Beauvoir dans l'ouvrage de Merleau-Ponty, ce n'est pas la description de la présence au monde de la conscience ; c'est au contraire l'impossibilité qui lui est faite de pouvoir faire cette expérience. Les premiers mots de Beauvoir

¹⁸ Françoise Collin, « Situation et caractère de la femme », dans Ingrid Galster (éd.), *Simone de Beauvoir : Le Deuxième Sexe. Le livre fondateur du féminisme moderne en situation*, Paris, Honoré Champion, 2004, p. 406. Collin parle plus précisément d'une « phénoménologie purement négative et accablante du rapport des femmes au monde » qui est à bien des égards « caricaturale » dans de nombreux passages du livre, mais qui est par ailleurs *corrigée* dans d'autres passages qui mettent en évidence des « qualités ou du moins des rapports au monde propres aux femmes » (p. 402 pour cette citation) par lesquels les femmes « affirm[ent] le mouvement de leur transcendance ».

¹⁹ Simone de Beauvoir, « La *Phénoménologie de la perception* de Maurice Merleau-Ponty », *Les Temps Modernes*, n° 2, 1945, p. 363-367 ; repris dans *Philosophie*, n° 144, « Perspectives philosophiques sur *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir paru il y a 70 ans », 2020/1, p. 7-10.

sont pour fustiger l'éducation : « Un des buts essentiels que se propose l'éducation de l'enfant, c'est de lui faire perdre le sens de sa présence au monde²⁰. » L'enjeu éthique du livre de Merleau-Ponty est par conséquent, pour Beauvoir, de « rendre à l'homme cette audace enfantine dont des années de docilité verbale l'ont dépouillé : l'audace de dire “Je suis là”²¹ ». On connaît ce passage exceptionnel de la *Phénoménologie de la perception* qui a peut-être porté l'interprétation de Beauvoir : « il faut bien que les enfants aient en quelque façon raison contre les adultes ou contre Piaget, et que les pensées barbares du premier âge demeurent comme un acquis indispensable sous celles de l'âge adulte²² ».

L'enjeu pour Simone de Beauvoir, qui est en train de rédiger sa morale existentialiste à la suite de Sartre et n'a pas encore conçu le projet du *Deuxième Sexe*, est différent de la phénoménologie de l'affectivité de Merleau-Ponty. Ce qui l'intéresse dans ces années d'après-guerre – qui posent la « question en retour » de la *liberté concrète* dans les sociétés démocratiques – est la nécessité de penser les blocages résultant d'une certaine condition, de certaines conditions, celle du juif, celle du noir, celle du colonisé et celle des femmes, à laquelle elle se consacrera bientôt²³. Rendant compte du grand livre de Merleau-Ponty qui se terminait par une évocation de la guerre à peine terminée, Beauvoir fait émerger le problème de l'éducation dès le second numéro des *Temps Modernes*, comme un revers des textes de Sartre, de Merleau-Ponty, de Wright ou de Ponge qui viennent d'y être publiés.

La réflexion morale de Beauvoir situe ainsi le terrain où se situeront dans les années suivantes les *Réflexions sur la question juive* et « Orphée noir » de Sartre, puis son propre *Deuxième sexe*, puis, quelques années plus tard encore, *Peau noire, masques blancs* de Fanon et *Le Traître* de Gorz²⁴. Sartre n'aura lui-même cessé de s'intéresser à des auteurs qui ont réussi à faire de leur honte le motif d'une création originale. Le ressort des psychanalyses existentielles se trouve certainement dans ce motif fondamental. Juliette Simont en a donné la formule générale. « les psychanalyses existentielles de Sartre ont pour moteur la passion de percer le secret d'un être qui mérite l'empathie par sa complexité, par la radicalité dont il fait preuve et par l'énergie créatrice résultant de cette radicalité²⁵. » Il n'est donc pas étonnant que ces textes aient occupé, très largement, les pages des *Temps Modernes*. Il ne s'agissait pas

²⁰ *Ibid.*, p. 363.

²¹ *Ibid.*

²² Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945, p. 408. Voir, notamment, Étienne Bimbenet, « Les pensées barbares du premier âge. Merleau-Ponty et la psychologie de l'enfant », *Chiasmi international*, n° 4, 2002, p. 65-86.

²³ Voir Simone de Beauvoir, *Pour une morale de l'ambiguïté* (1947), Paris, Gallimard, 2003, p. 49-51.

²⁴ Voir Frantz Fanon, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil, 1952 ; A. Gorz, *Le Traître*, Paris, Gallimard, 1958.

²⁵ Juliette Simont, « La question de l'enfance chez Sartre », art. cité, p. 130.

d'accorder libre cours à la pulsion d'écriture du fondateur, mais de donner toute sa place à la conception critique de l'enfance et de l'éducation que Beauvoir a explicitement placée au revers de la philosophie engagée de 1945.

Se retournant vers Piaget dans *Pour une morale de l'ambiguïté*, en 1947, Beauvoir insiste sur la situation de dépendance de l'enfant dans un monde plein de secrets dont les parents se présentent comme les orchestrateurs quasi-divins. Le manuscrit encore inédit « L'enfant et les groupes²⁶ », que Sartre a probablement entrepris et rapidement abandonné au printemps 1949, en donne plusieurs variations. J'en prélève l'extrait suivant aux feuillets 40 et 41 :

En un mot l'enfant apparaît dans un monde chargé de secrets où tous les objets lui échappent et sont faits pour ces demi-dieux que sont les adultes. Il a essayé, par caprice, de tirer une bouffée d'une cigarette. Il crache et tousse et ne comprend pas le plaisir pourtant manifeste que prend son père à fumer. On lui explique qu'il connaîtra ce plaisir « quand il sera grand ». Ainsi désire-t-il désirer pour être grand et désire-t-il être grand pour faire l'inventaire de ce monde si proche et pourtant inconnu. Ses premiers désirs sont des premiers pas à tâtons dans le monde de l'autre. [...] Posséder ce sera l'initiation définitive et la transformation de l'enfant en un Autre. [f. 40-f. 41]

Dans l'article déjà évoqué sur « La question de l'enfance chez Sartre », Juliette Simont rapproche de façon pertinente ces passages des courts paragraphes que Sartre, dans la suite immédiate de *Pour une morale de l'ambiguïté*, consacre déjà, quelques années plus tôt, à l'enfance dans ses *Cahiers pour une morale* (1947-1948). Il écrit :

L'enfant est d'abord objet. « Nous commençons par être enfants avant que d'être hommes », cela veut dire : nous commençons par être *objets*. Nous commençons par être sans possibilités propres. Pris, portés, nous avons l'avenir des autres. Nous sommes pots de fleur, qu'on sort et rentre²⁷.

Juliette Simont a parfaitement perçu dans ces passages la manière intense avec laquelle Sartre cerne la violence de ce qu'il continue à nommer dans « L'enfant et les groupes » notre *initiation au monde* par laquelle les parents ou les adultes – qui « savent mieux » – placent l'enfant dans un univers d'impératifs. Je la cite encore une fois :

²⁶ Le manuscrit de « L'enfant et les groupes » est conservé dans le Fonds Sartre du Harry Ransom Humanities Research Center de l'Université d'Austin (Texas, États-Unis) sous la cote « 269.7, Lake/Sartre, Jean-Paul / Works » (collection Carlton Lake, boîte 269, chemise 7) et le titre : « L'enfant et les groupes » / Ams with a few A. emendations in a black notebook [66 pp].

²⁷ Jean-Paul Sartre, *Cahiers pour une morale*, Paris, Gallimard, 1983. Ce passage des *Cahiers* est déterminant dans le rôle que Massimo Recalcati attribue à la question de l'enfance dans la pensée de Sartre : il y voit le motif qui permet à celui-ci de « retourner » son ontologie puisqu'il apparaît dans cet extrait que, d'une part, « nous commençons par être des objets » et, d'autre part, comme nous avons d'abord « l'avenir des autres », nous devons concevoir notre passé comme un héritage à assumer, c'est-à-dire comme une matrice existentielle. Voir Massimo Recalcati, *Ritorno a Sartre*, op. cit.

tout se passe comme si [...], tentant de rédiger une morale de la liberté, Sartre se demandait sous quelles fourches caudines ont dû passer les jeunes gens avant de pouvoir décider de leur vie et s'il n'est pas irénique de leur attribuer cette puissance de libre décision. Car, enfants, ils ont été laminés par une éducation qui, quelles que soient les modalités, concrètes de son exercice, ne peut être qu'intrinsèquement violente²⁸.

L'éducation comme guerre oubliée : « Freud et Lacan » d'Althusser en perspective

La dernière partie de mon propos visera à évaluer les effets méconnus de cette proposition dans quelques lieux pourtant bien connus de la pensée française contemporaine qui sont rarement articulés les uns aux autres.

On a récemment fait remarquer, dans le *Cahier de l'Herne* qui lui est consacré, que Raymond Aron avait glissé une critique du concept de « violence symbolique » dans le deuxième volume de son *Penser la guerre, Clausewitz* qu'il a publié en 1976²⁹. Contre Bourdieu, qui avait été son assistant à la Sorbonne, Aron reproche au concept de violence symbolique d'être un concept mal formé qui confond, d'une part, la socialisation avec une violence – la violence de l'« imposition [...] d'un arbitraire culturel » – et qui, d'autre part, « entretient la contamination de la description avec l'indignation »³⁰. Dans son commentaire du passage, Philippe Urfalino s'attache à replacer cette critique dans l'horizon de la critique aronienne, *je cite*, du « post-marxisme » de « philosophes français, tels Sartre, Merleau-Ponty et Althusser ». Il accrédite ainsi le renvoi asséné par Aron du concept de violence symbolique à l'influence de la *Critique de la Raison dialectique* :

Dans *Histoire et dialectique de la violence*, l'un de ses livres les plus philosophiques, Aron montre comment Sartre, loin de prolonger le marxisme qu'il annonce indépassable, le subvertit en profondeur, en accordant une priorité ontologique à l'oppression sur l'exploitation. Il a vu dans le concept de violence symbolique la marque de Sartre et de sa *Critique de la raison dialectique*, soit la tentative de reconstruire le marxisme à partir d'une conscience vide, d'une liberté pure, à l'aune desquelles la socialisation est une aliénation. Il a donc bien détecté l'affinité de ce concept avec une nébuleuse intellectuelle en développement qui entendait poursuivre la veine critique du marxisme, en s'émancipant aussi bien de l'austère analyse économique du Capital que du respect dû au Parti des travailleurs en France et en URSS. Le renversement de la formule de Clausewitz fut et est toujours, selon de savantes et multiples variations, le credo de cette nébuleuse : la politique est la guerre poursuivie selon d'autres moyens³¹.

Dans son *Anti-Aron*, Pierre Verstraeten a fait depuis longtemps la critique de la confusion qu'organise Aron entre les formes d'aliénation qui sont décrites par Sartre dans

²⁸ Juliette Simont, « La question de l'enfance chez Sartre », p. 135. Quelques pages du manuscrit ont été publiées en marge de mon article « Genèse de la *Critique de la Raison dialectique* : Le manuscrit *L'enfant et les groupes* en 1949 », *Genesis*, n° 53, « Sartre-Beauvoir, regards croisés », 2021, p. 135-147. Avec la publication, établie par Jean Bourgaud, des quatre premiers feuillets du manuscrit, p. 144-147.

²⁹ Philippe Urfalino, « Critique de la "violence symbolique" », dans Élisabeth Dutartre-Michaut (éd.), *L'Herne. Raymond Aron*, Paris, Éditions de l'Herne, 2022, p. 78-82.

³⁰ *Ibid.*, p. 79 et 81.

³¹ *Ibid.*, p. 81.

L'être et le néant, d'une part, et dans *Critique de la Raison dialectique*, d'autre part³². Jean Bourgault a résumé la portée de la critique de Verstraeten : Aron « ne saisit pas véritablement le sens de la menace qui naît de la rareté, la puissante exigence oppressive qui oppose les hommes entre eux – et par là l'importance qu'il y a à conduire une politique révolutionnaire³³ ». L'hypothèse d'Urfalino mérite cependant d'être approfondie, avant de revenir à Sartre, afin de prendre au sérieux la « nébuleuse intellectuelle » évoquée avec un brin de dédain : Sartre, Merleau-Ponty, Althusser et Bourdieu.

Il convient d'abord de rapporter l'élaboration du concept de violence symbolique aux remarques sur l'enfance, sur l'éducation et sa violence proposées par Althusser dans son article célèbre de 1964 sur « Freud et Lacan³⁴ ». On sait que Bourdieu, qui publie à cette époque *Les Héritiers* avec Jean-Claude Passeron, et Althusser étaient proches au milieu des années 1960³⁵. L'atteste notamment la participation de Pierre Bourdieu et de Jean-Claude Passeron au Séminaire d'Althusser le 6 décembre 1963. On a publié il y a quelques années, en traduction anglaise, l'introduction d'Althusser à l'intervention des deux sociologues qui devait contribuer à une réflexion générale sur les méthodes et la scientificité des sciences humaines³⁶.

Dans la deuxième partie de l'article sur « Freud et Lacan », Althusser vise à définir l'objet de la psychanalyse considérée dans sa scientificité. L'inconscient y est décrit comme « les *effets*, prolongés dans l'adulte survivant, [...] du devenir-humain du petit être biologique issu de la parturition humaine³⁷ ». Le passage qui suit a marqué tous ses lecteurs et lectrices dans la mesure où il décrit l'enfant humain comme le survivant d'une guerre oubliée. Althusser écrit :

Que ce petit être biologique survive, et au lieu de survivre enfant des bois devenu petit de loups ou d'ours (on en montrait dans les cours princières du XVIII^e siècle), survive *enfant humain* (ayant échappé à toutes les morts de l'enfance, dont combien sont des morts humaines, morts sanctionnant l'échec du devenir-humain), telle est l'épreuve que tous les hommes, adultes, ont surmontée : ils sont, à *jamais amnésiques*, les témoins, et bien souvent les victimes de cette histoire, portant au plus lourd, c'est-à-dire au plus criant d'eux-mêmes, les blessures, infirmités et courbatures de ce combat pour la vie ou pour la mort humaines³⁸.

³² Pierre Verstraeten, *L'Anti-Aron*, Paris, La Différence, 2008.

³³ Jean Bourgault, compte rendu de *L'Anti-Aron*, dans *L'Année sartrienne*, n° 23, 2009, p. 76.

³⁴ Louis Althusser, « Freud et Lacan » (1964), dans *Écrits sur la psychanalyse. Freud et Lacan*, éd. Olivier Corpet et François Matheron, Paris, Stock/IMEC, 1993, p. 15-51. L'article a à l'origine été publié dans le numéro de *La Nouvelle Critique* de décembre 1964-janvier 1965.

³⁵ Frédérique Matonti, « Althusser Louis », dans Gisèle Sapiro (dir.), *Dictionnaire international Bourdieu*, Paris, CNRS Éditions, 2020, disponible sous le titre « Bourdieu et Althusser » sur la page <https://www.politika.io/fr/article/bourdieu-althusser>.

³⁶ Voir Louis Althusser, « Philosophy and Social Science: Introducing Bourdieu and Passeron », trad. Rachel Gomme, *Theory, Culture and Society*, vol. 36, n° 7-8, 2019, p. 5-21.

³⁷ Louis Althusser, « Freud et Lacan », art. cité, p. 33.

³⁸ *Ibid.*, p. 33-34.

Il ajoute un peu plus loin :

L'humanité n'inscrit que ses morts officiels sur les mémoriaux de ses guerres : ceux qui ont su mourir à temps, c'est-à-dire tard, hommes, dans des guerres humaines, où ne se déchirent et sacrifient que des loups et des dieux *humains*. La psychanalyse, en ses seuls survivants, s'occupe d'une autre lutte, de la seule guerre sans mémoire ni mémoriaux, que l'humanité feint de n'avoir jamais livrée, celle qu'elle pense avoir toujours gagnée d'avance, tout simplement parce qu'elle n'est que de lui avoir survécu³⁹[.]

Où est Sartre dans tout cela ? Dans son texte, Althusser critique la phénoménologie (sous toutes ses formes), Sartre et sa psychanalyse existentielle. Dans un premier état du texte, il avait prévu de consacrer la conclusion de son texte à une attaque en règle des *Mots*⁴⁰. Althusser renonça finalement à cette conclusion et la remplaça par des questionnements de grande ampleur sur les tensions internes à la psychanalyse, ses institutions et son histoire sociale et idéologique⁴¹. On ne connaît pas les raisons précises pour lesquelles Althusser a renoncé à parler de Sartre dans la conclusion de son texte. Il faudrait pour les établir faire un compte détaillé de l'actualité intellectuelle et politique de l'année 1964. Nous nous contenterons donc de faire l'hypothèse que la première conclusion aurait peut-être eu pour conséquence de mettre le lecteur de l'article « Freud et Lacan » sur la piste d'un autre texte (ou de plusieurs autres textes) de Sartre.

Il ne peut évidemment pas s'agir des *Cahiers pour une morale*, qui ne seront publiés que bien plus tard, de manière posthume⁴². En revanche, la deuxième partie de l'article d'Althusser évoque à plusieurs titres un passage de l'Avant-Propos que Sartre a écrit à Rome pendant l'été 1957 dans sa préface pour *Le Traître* d'André Gorz (1958). Sartre y développe en écho au récit de Gorz ses remarques de la fin des années 1940 : « On a dit de nous : “Il”, des années avant que nous puissions dire “je”. Nous avons existé d'abord comme des objets absolus⁴³. » En cette occasion, il nous fait témoins et objets, comme Althusser après lui, d'une acculturation qui est en fait une barbarie, une guerre oubliée et méconnue qui a fait des morts et des mutilés. Il faudrait comparer précisément les thèses de « Freud et Lacan » avec, par exemple, cet extrait de la préface de 1958 dont Althusser a dû avoir connaissance :

³⁹ *Ibid.*, p. 34.

⁴⁰ Voir *ibid.*, p. 50, note a. de la page 43 : « Il faut être Sartre (*Les Mots*, Gallimard), c'est-à-dire moral au point d'être pure conscience, pour croire que le décès d'un père puisse se confondre avec la mort de la Loi, qu'on puisse s'épargner l'Œdipe, et courir le monde “sans surmoi”. » Althusser évoque cette conclusion polémique sur Sartre dans une lettre envoyée à son amie Franca au début du mois de février 1964. Voir à cet égard la « Présentation » donnée par François Matheron, *ibid.*, p. 21.

⁴¹ *Ibid.*, p. 44-46.

⁴² Jean-Paul Sartre, *Cahiers pour une morale*, Paris, Gallimard, 1983.

⁴³ Jean-Paul Sartre, « Avant-propos » (1958), dans André Gorz, *Le traître*, Paris, Gallimard, 2005, p. 27.

Bourreaux et victimes, comme toujours, c'est nous, les flics, qui mettons le traître à la question. Mais dès qu'il se met à table, dès qu'il dénonce un premier habitant, ce nain difforme dont on ignore s'il est décédé ou s'il se cache et si ce n'est pas sa face espiègle qui vient de se coller à la vitre pour nous faire des grimaces, nous nous rappelons tout d'un coup le petit infirme qui nous a longtemps habités et nous essayons de reconstituer les circonstances suspectes de sa disparition : en 1920 j'existai, et il existait encore, *qui donc* l'avait si cruellement mutilé ? je me rappelle que je ne l'aimais guère. Ensuite, je ne le revois plus ; il y a eu meurtre, je crois. Mais lequel de nous deux a tué l'autre ? [...] Quelle barbarie : on prend un même bien vivant, on le coud dans la peau d'un mort, il étouffera dans cette enfance sénile sans autre occupation que de reproduire exactement les gestes avunculaires, sans autre espoir que d'empoisonner après sa mort des enfances futures⁴⁴.

Et encore :

nous avons tous été contraints de réincarner *au moins un* défunt, en général un enfant victime de ses proches, tué en bas âge et dont le spectre désolé se survit sous la forme d'un adulte : notre propre père ou notre propre mère, ces morts vivants. À peine sorti d'un ventre, chaque petit d'homme est *pris pour un autre* ; on le pousse, on le tire pour le faire entrer de force dans son personnage, comme ces enfants que les *compradores* tassaient dans des vases de porcelaine pour les empêcher de grandir⁴⁵.

L'autre exemple pris par Sartre dans ce passage est celui d'un jeune Algérien né en 1935 qui n'a connu dans sa vie que l'oppression, l'humiliation et le racisme dont avaient d'abord été victimes ses parents et qui *est fait* par cette situation coloniale pour un « destin de colère, de désespoir et de sang » qui fera bientôt « éclater la colonisation »⁴⁶. Sartre évoque ici le cas de Mohamed Ben Sadok, membre du FLN, dont il a pris la défense lors d'un des procès célèbres de la Guerre d'Algérie qui s'est tenu à Paris en décembre 1957⁴⁷. Dans son témoignage lors du procès, qui est aussi largement inédit, Sartre souligne que ce ne sont pas certains individus, d'abord enfants puis devenus adultes, qui ont choisi la violence, mais que c'est la violence – en l'occurrence la violence coloniale – dans laquelle ils ont grandi qui les a obligés à se déterminer pour une communauté (algérienne) contre l'autre (française) et à s'y identifier en profondeur. Le monde dans lequel ces personnes ont grandi est un monde où la violence n'est pas un choix parmi d'autres possibles, mais ce qui organise l'ensemble des rapports humains⁴⁸.

Contrairement à Althusser, Sartre articule donc réflexion ontologique et réflexion politique. Il nous place en tout cas face à deux formes de *guerre totale*, situées différemment mais également placées aux limites de la reconnaissance humaine, la guerre oubliée de

⁴⁴ *Ibid.*, p. 25-26.

⁴⁵ *Ibid.*

⁴⁶ *Ibid.*, p. 27.

⁴⁷ Mohamed Ben Sadok est jugé pendant trois jours devant les Assises de la Seine pour le meurtrier d'un autre Algérien, Ali Chekkal, ancien vice-président de l'Assemblée algérienne, partisan de l'Algérie française. Voir l'article « L'ouverture du procès Ben Sadok », *Le Monde*, 10 décembre 1957, https://www.lemonde.fr/archives/article/1957/12/10/l-ouverture-du-proces-ben-sadok_2338288_1819218.html.

⁴⁸ Le manuscrit du témoignage de Sartre est conservé à la Bibliothèque nationale de France, Département des manuscrits, fonds Sartre (NAF 28405), boîte « Articles et conférences ; 1944/1973 », sous-chemise violette portant l'indication « Ben Sadok / 24 f. / 1957 ». Voir Jean Bourgault & Grégory Cormann, « “Je ne connais pas Ben Sadok”. La genèse écrite du témoignage de Sartre au procès Ben Sadok », *Genesis*, n° 39, 2014, p. 57-69.

l'enfance d'une part, celle des violences coloniales, d'autre part. L'articulation du problème de l'enfance et de la guerre prend dans le même temps une tournure plus intime : les deux thèmes s'enchevêtrent dans une opacité à la fois biographique et historique qui fait peut-être l'originalité – ou la marque de fabrique – de l'interprétation sartrienne de la phénoménologie existentialiste de l'enfance élaborée par Beauvoir. On se rappelle les remarques contemporaines de Sartre dans *Questions de méthode* :

[T]out s'est passé *dans l'enfance*, c'est-à-dire dans une condition radicalement distincte de la condition adulte : c'est l'enfance qui façonne des préjugés indépassables, c'est elle qui fait ressentir, dans les violences du dressage et l'égarement de la bête dressée, l'appartenance au milieu *comme un événement singulier*. Seule, aujourd'hui, la psychanalyse permet d'étudier à fond la démarche par laquelle un enfant, dans le noir, à tâtons, va tenter de jouer sans le comprendre le personnage social que les adultes lui imposent, c'est elle seule qui nous montrera s'il étouffe dans son rôle, s'il cherche à s'en évader ou s'il s'y assimile entièrement. Seule, elle permet de retrouver l'homme entier dans l'adulte, c'est-à-dire non seulement ses déterminations présentes mais aussi le poids de son histoire. Et l'on aurait tout à fait tort de s'imaginer que cette discipline s'oppose au matérialisme dialectique⁴⁹.

Lecteur attentif de *Questions de méthode* placé en 1960 en ouverture de la *Critique de la Raison dialectique*⁵⁰, Althusser a apporté au propos de Sartre une intensité vécue sans pareille qui l'a explicitement (dé/re)placé sous l'égide de la psychanalyse lacanienne. Bourdieu, pour sa part, soupçonneux du subjectivisme sartrien, a retenu des remarques de Sartre sur Flaubert, dans le même texte de 1957, son insistance sur la logique temporelle de la *praxis* marquée par des formes d'*hysteresis*, de retards et de décalages entre les pratiques et les normes sociales auxquelles elles répondent. Il s'en dégage une théorie de l'histoire dont on est seulement en train de tirer les conséquences⁵¹.

Dans les années qui suivent, Merleau-Ponty et Beauvoir ont également contribué à ce nouveau développement d'un paradigme de l'enfance à la naissance duquel on a vu qu'ils ont donné une impulsion fondamentale. En 1945, Beauvoir avait cerné le problème de l'éducation au cœur de la *Phénoménologie de la perception*. Au tournant des années 1950 et 1960, l'enjeu concerne ce qu'on pourrait appeler le portrait de l'intellectuel·le de gauche dans le moment de la guerre d'Algérie. De 1958 à 1963, Simone de Beauvoir publie les trois premiers volumes de ses mémoires. On peut en retenir deux choses. Premièrement, de manière générale, dans ces

⁴⁹ Jean-Paul Sartre, *Questions de méthode* (1957), Paris, Gallimard, 1986, p. 58.

⁵⁰ L'exemplaire de la *Critique de la Raison dialectique* dont disposait Althusser, qui est conservé dans le fonds de l'IMEC, indique que ce dernier a concentré sa lecture du livre de Sartre sur *Questions de méthode* repris dans la *Critique* en tant que préface de l'ouvrage. Je remercie Alexandre Feron d'avoir attiré mon attention sur cette information.

⁵¹ Voir Hervé Oulc'hén, *L'intelligibilité de la pratique. Althusser, Foucault, Sartre*, Liège, Presses universitaires de Liège, 2017 ; Chiara Collamati, *Le Passé qui vient. Essai sur la philosophie politique de Jean-Paul Sartre*, Paris, Vrin, 2024. Ainsi que leur dialogue dans « *L'Intelligibilité de la pratique, après-coup* », *Bulletin d'Analyse Phénoménologique*, vol. 16, n° 2, 2020, p. 223-247, en particulier p. 228 et p. 238-239.

ouvrages Beauvoir corrige son travail théorique par l'explicitation de son existence et de ses choix personnels. L'autrice du *Deuxième Sexe* complète ainsi son analyse des structures de domination patriarcales par un compte rendu sans détour des « contradictions de sa propre situation [...] avec la fracture intime d'une identité à la fois apprise et imposée, individuelle et sociale⁵² ». Deuxièmement, dans *La Force des choses*, en 1963, Beauvoir rend compte de la fatigue de l'engagement, notamment pour l'indépendance de l'Algérie, suscitant la perplexité de ses lecteurs et lectrices⁵³. Cette fatigue de l'engagement s'incarne dans la formule finale, qui a été beaucoup commentée : « j'ai été flouée ». Comme l'écrit Judith Coffin, « dans l'imaginaire des correspondant·es, Beauvoir incarne la possibilité et le devenir, les enjeux de la liberté et de la démocratie au lendemain de la guerre⁵⁴ ». *La Force des choses*, qui dresse le portrait d'une écrivaine et d'une intellectuelle qui fait pour la première fois aveu de vieillesse, ne pouvait que décevoir.

Merleau-Ponty répond pour sa part dans un de ses textes les plus célèbres mais les plus curieux, assumant un jeu vertigineux sur la temporalité : la préface à son recueil *Signes*⁵⁵. Ce texte, écrit en deux temps, en février et en septembre 1960, ne réagit pas seulement à la parution de la *Critique de la Raison dialectique* cette année-là, mais à l'hommage que Sartre rend pendant l'été 1960 à son camarade Paul Nizan. Dans sa propre préface à la réédition d'*Aden Arabie*, paru en 1931, Sartre répétait dès la première, en l'attribuant à son ami de jeunesse décédé en 1940, le questionnement qu'il avait mis au cœur de son texte sur Gorz : « Où l'homme s'est-il caché ? Nous étouffons : dès l'enfance on nous mutile : il n'y a que des monstres⁵⁶ ! » En première épaisseur, il s'agissait de défendre celui qui avait été considéré, littéralement, comme un traître par ses anciens compagnons du Parti communiste et qui devait être oublié, au point qu'« on persuada les témoins de sa vie qu'ils ne l'avaient pas connu pour de vrai⁵⁷ ». Décrit par Sartre comme un enfant inquiet et grave, Nizan devient ainsi tout au long de la préface de 1960 non seulement un écrivain de la démoralisation, mais aussi le prototype

⁵² Clizia Calderoni, « “Le bonheur dans lequel je me débattais” : de Sartre, de l'amour et du féminisme dans *La Force de l'âge* », *L'Année sartrienne*, n° 36, 2021, p. 88. On retiendra aussi le passage suivant de cette remarquable étude des enjeux théoriques et politiques des Mémoires de Beauvoir : « Des enjeux politiques et sociaux surgissent au sein du récit d'une vie et vont compléter le travail théorique du *Deuxième Sexe* sans pourtant transformer le texte littéraire en essai. L'écriture autobiographique de Beauvoir ne se limite pas à faire résonner une pensée théorique déjà existante, mais produit par elle-même une forme de pensée per mettant de poser des questions inédites sur la condition féminine. » *Ibid.*, p. 87.

⁵³ Simone de Beauvoir, *La Force des choses*, Paris, Gallimard, 1963.

⁵⁴ Judith Coffin, *Sexe, amour et féminisme. Quand on écrivait à « Madame de Beauvoir »* (2020), trad. Marine Vaslin et Lorraine Delavaud, Paris, Plon, 2023, p. 302.

⁵⁵ Maurice Merleau-Ponty, « Préface », dans *Signes* (1960), Paris, Gallimard, 2001, p. 9-61.

⁵⁶ Jean-Paul Sartre, « Préface », dans Paul Nizan, *Aden Arabie* (1931), Paris, La Découverte, 1987, p. 7.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 8.

de « l'homme négatif », de l'intellectuel de gauche comme « homme de la négation » qui met en question « les tissus de l'homme social »⁵⁸. La préface de *Signes* tout à la fois conteste et consacre ce portrait de Nizan.

D'une part, Merleau-Ponty conteste Sartre. Le passage suivant renverse, presque terme à terme, le propos de Sartre : « Le mal n'est pas créé par nous ou par d'autres, il naît dans ce tissu que nous avons filé entre nous, et qui nous étouffe. Quels nouveaux hommes assez durs seront assez patients pour le refaire vraiment⁵⁹ ? » Pour Merleau-Ponty, l'histoire n'autorise aucun re-commencement. Il faut faire avec le tissu social et historique tel qu'il place les individus dans des liens d'interdépendance qu'il faut sans cesse travailler avec conviction mais aussi avec patience. Pour le dire autrement, il n'y a pas d'homme caché à découvrir sous l'homme social. Toutefois, d'autre part, Merleau-Ponty invite à (re)lire Sartre par le truchement de son portrait de Nizan. C'est qu'enfin, dans le portrait de Nizan fait par Sartre, leurs enfances projetées dans l'âge adulte éclairent réciproquement leurs trajectoires respectives. Sartre est dès lors pour Merleau-Ponty l'homme du positif ou, à tout le moins, *l'homme qui a fait l'apprentissage du positif*. Il faut rappeler en entier le passage suivant qui renvoie au moment décisif de l'entrée dans la guerre en 1939 :

En 1939, Nizan va découvrir brusquement qu'on n'est pas si vite sauvé, que l'adhésion au communisme ne délivre pas des dilemmes et des déchirements, – pendant que Sartre, qui le savait, commence cet apprentissage du positif et de l'histoire qui devait plus tard le conduire à une sorte de communisme du dehors. Ainsi se croisent leurs chemins. Nizan revient de la politique communiste à la révolte et Sartre apolitique fait connaissance avec le social. Il faut lire ce beau récit. Il faut le lire par-dessus l'épaule de Sartre, à mesure que sa plume le trace, tout mêlé à ses réflexions, et en y mêlant aussi les nôtres⁶⁰.

Sartre devient alors, étrangement, celui qui permet de tramer un nouveau tissu social alors qu'il est l'explorateur de ses échappements et de ses déchirements, des points de négativité totale qui caractérisent autant une société que ses expériences constructives.

Perspectives conclusives : la question de l'enfance et la responsabilité de l'intellectuel

Frédéric Keck a rappelé, dans un article important sur le projet épistémologique et politique du *Deuxième sexe*, l'inscription du livre de Beauvoir dans le programme de l'École française de sociologie. Dans son étude sur « Beauvoir lectrice de Lévi-Strauss », il signale notamment la lecture originale que Beauvoir donne de l'*Essai sur le don* de Marcel Mauss : « Les rapports de

⁵⁸ *Ibid.*, p. 49 et 54.

⁵⁹ Maurice Merleau-Ponty, « Préface », p. 61. Ce sont ici presque les derniers mots de Merleau-Ponty dans sa préface de *Signes*.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 53.

sympathie et d'antagonisme qui nous constituent en sujets sociaux sont orientés vers la féminité au sens où celle-ci rend possible l'ouverture infinie du cycle de l'échange⁶¹ ». Beauvoir voit en effet dans l'exogamie, dans le don et la circulation des femmes, le principe de la transcendance humaine. Pour Beauvoir, l'échange fournit aux hommes le paradigme d'un « horizon vers lequel il[s] puisse[nt] se projeter »⁶². Donnant une lecture existentialiste des *Structures élémentaires de la parenté*, elle détraque la reprise de Mauss par Lévi-Strauss qui attachait une valeur aux femmes en tant que vecteur de la reproduction sociale pour mettre en évidence la valeur de la féminité comme puissance de transformation sociale. D'une manière remarquable, l'échange tel qu'il est compris par Beauvoir est ainsi pensé comme une « aventure sociologique⁶³ ».

Dans l'ensemble de la séquence que nous avons envisagée ici, des *Cahiers pour une morale* à la *Critique de la Raison dialectique*, Sartre est également engagé dans une vaste relecture – relayée par Lévi-Strauss – de l'*Essai sur le don* de Marcel Mauss. On retrouve chez lui le même souci que chez Beauvoir de retrouver l'horizon posé par l'*Essai sur le don* dans le souci radical qui est celui de l'essai maussien pour le concret individuel, social et politique, abordé à partir de la question de la reconnaissance. La tonalité est cependant différente, ainsi qu'en témoigne l'échange par texte interposés de Sartre avec Lévi-Strauss pendant le printemps 1949 – celui qui voit les publications successives du *Deuxième sexe* et des *Structures élémentaires de la parenté*. Dans les « Conclusions de sociologie générale et morale » de l'*Essai sur le don*, Mauss rappelait la loi des sociétés primitives : ou bien traiter ou bien se battre, « substituer l'alliance à la guerre⁶⁴ », entrer dans le cycle des dons et des contre-dons à peine de guerre, autrement dit encore convertir en collaboration la violence de toute rencontre entre deux groupes humains. Dans un article passionnant publié en mai 1949 dans la revue *Politique étrangère*, intitulé « La politique étrangère d'une société primitive⁶⁵ », Lévi-Strauss prolongé ces remarques en prenant en charge explicitement le contexte mondial régi par la possibilité d'une guerre totale. Il souligne que, si les sociétés modernes ont déporté les rapports guerriers vers leur politique étrangère, la sagesse des sociétés primitives a été de gérer

⁶¹ Frédéric Keck, « Beauvoir lectrice de Lévi-Strauss. Les relations hommes/femmes entre existentialisme et structuralisme », *Les Temps Modernes*, n° 647-648, 2008, p. 242-255.

⁶² Simone de Beauvoir, compte rendu des *Structures élémentaires de la parenté*, *Les Temps Modernes*, n° 49, 1949, p. 943-949 ; repris sous le titre « L'être et la parenté », dans *Le Magazine littéraire*, hors-série n° 5, « Lévi-Strauss : l'ethnologie ou la passion des autres », 2003, p. 63 pour le passage cité ici.

⁶³ Frédéric Keck, « Beauvoir lectrice de Lévi-Strauss », art. cité, p. 248.

⁶⁴ Marcel Mauss, *Essai sur le don*, dans *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 2010, p. 278.

⁶⁵ Claude Lévi-Strauss, « La politique étrangère d'une société primitive », *Politique étrangère*, n° 2, mai 1949, p. 139-152. L'article a été republié à deux reprises ces dernières années, une première fois, dans *Ethnies*, vol. 19, n° 33-34, « Claude Lévi-Strauss et les Nambikwara », 2009, p. 114-130, puis récemment dans Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale zéro*, Paris, Seuil, 2019, p. 201-219.

l'antagonisme et de conjurer le risque de *guerre totale* à l'intérieur du groupe social en l'*organisant* et en le *stylisant* dans des rencontres qui sont autant des fêtes que des matchs. Quelques années après la Seconde Guerre mondiale, Lévi-Strauss concluait ainsi :

[N]ous avons perdu la possibilité de penser cette humanité indéfiniment élargie comme un ensemble de groupes concrets entre lesquels doit s'établir un équilibre constant entre la compétition et l'agression avec des mécanismes préparés d'avance pour amortir les variations extrêmes susceptibles de se produire dans les deux sens⁶⁶[.]

Sartre connaissait ce texte. Il y fait allusion dans le manuscrit « L'enfant et les groupes », déjà cité, qui a le grand mérite d'explicitier le contexte intellectuel de la seconde moitié des années 1940⁶⁷. Il concède que l'initiation de l'enfant au monde lui impose une aliénation fondamentale qui s'explique par le fait que l'enfant « se découvre [...] comme faisant partie en tant qu'Autre de totalités concrètes qui sont le point de jonction de tous les Autres en tant qu'ils sont eux-mêmes Autres (société)⁶⁸ ». On dispose aussi de la (première) réponse qu'il lui adresse dans la même revue *Politique étrangère* dès le mois suivant, en juin 1949, dans l'article « Défense de la culture française par la culture européenne ».

Je pense qu'un intellectuel, un écrivain, un philosophe français ne fait, au fond, qu'exprimer un sentiment commun à tous les membres de la communauté française : notre société est mal faite. Rien ne peut justifier, rien ne peut sauver, expliquer la mort d'un jeune homme à vingt ans, dans des circonstances particulièrement affreuses, alors que son destin n'est pas accompli ; rien ne peut justifier certains désespoirs, certaines injustices ; même si elles sont réparées, il restera que des milliers d'hommes en ont souffert. Le mal est inexpiable dans le monde et la culture européenne, certainement, est une réflexion sur le problème du mal, sur la pensée : que peut faire, que peut être un homme, que peut-il réussir s'il est admis que le mal est dans le monde⁶⁹ ?

Les deux très beaux textes de Lévi-Strauss et de Sartre mériteraient d'être longuement commentés. La réponse de Sartre à Lévi-Strauss engage une réflexion sur la question du mal et sur le rôle de l'intellectuel européen. Il est cependant notable que leurs positions respectives ne peuvent toutefois ni l'une ni l'autre faire l'économie d'une réflexion sur la possibilité, marquée par le schème de la guerre, d'une violence totale qui se joue à tous les niveaux, du contexte géopolitique mondial jusqu'aux parts les plus intimes de la subjectivité humaine. Les phénoménologies existentialistes en ont cerné les modalités concrètes. Dans ses *Causeries* de 1948, Merleau-Ponty a mis en avant les figures de l'enfant, du fou, du primitif et de l'animal

⁶⁶ *Ibid.*, p. 151.

⁶⁷ Jean-Paul Sartre, « L'enfant et les groupes », manuscrit cité, f° 43. Voir aussi la conclusion de mon article « Genèse de la *Critique de la Raison dialectique* : Le manuscrit *L'enfant et les groupes* en 1949 », art. cité.

⁶⁸ *Ibid.*, f° 19.

⁶⁹ Jean-Paul Sartre, « Défense de la culture française par la culture européenne », *Politique étrangère*, n° 3, 1949, p. 242.

afin de mener « une critique résolue de la raison occidentale⁷⁰ » et de ses prétentions. S'emparant de la question du racisme (colonial), Frantz Fanon avait tôt vu que la phénoménologie de la perception de Merleau-Ponty est, selon un autre commentaire très juste d'Étienne Bimbenet, « une philosophie du combat, armée contre les pensées qui nous ont trop longtemps détournés de notre condition de vivants incarnés⁷¹ ».

Chez Sartre lecteur de Beauvoir, l'enfance saisit le problème au point d'insertion de l'être humain dans le social. La question de l'éducation se pose dès lors de la manière la plus vive comme Beauvoir l'avait saisi, la première, dans sa lecture de la *Phénoménologie de la perception*. Elle y a trouvé un appui pour penser l'incorporation de la domination masculine systémique. Sartre y a apporté trois formes d'approfondissement ou de développement. Le premier développement sartrien fait signe vers une forme de violence qui renvoie à la première socialisation de la personne humaine. Althusser en a donné sa propre version. Elle renvoie à une forme d'éducation qui ne s'inscrit pas seulement dans les profondeurs du corps mais qui joue directement sur – et déstabilise – l'expérience préréflexive du petit d'homme, empêchant la conversion de la violence des rapports sociaux dans une « aventure sociologique ». L'exemple de Mohammed Ben Sadok est à cet égard remarquable.

Le second développement décrit par Sartre concerne la jeunesse. Chez Sartre, le problème de la socialisation s'élargit à la vulnérabilité de l'expérience telle qu'elle s'expose notamment dans le destin tragique de vies coupées dans leur élan, par la guerre, par l'expérience de la discrimination ou par celle du non-sens – qui occultent la possibilité d'ouvrir un nouveau chapitre. Dans les années 1940, l'exemple d'un jeune soldat engagé dans la Seconde Guerre mondiale vient immédiatement à l'esprit. Mais on peut penser que Sartre en a aussi trouvé une autre illustration dans *Peaux noires, masques blancs* de Fanon, pour lequel la découverte personnelle du racisme a été (relativement) tardive et a mis en cause la confiance dans l'existence dont il bénéficiait jusque-là. De nouveau, il n'est pas question seulement d'une perte de son schéma corporel, mais bien de la possibilité que l'existence humaine circule entre vie vécue et vie réfléchie, pose ses choix, d'une part, se ressource dans une forme de pré-corps, d'autre part, qui correspond chez Sartre aux structures élémentaires de notre expérience émotionnelle⁷².

⁷⁰ Étienne Bimbenet, « Préface. Comme au premier jour », dans Maurice Merleau-Ponty, *Causeries* (1948), Paris, Seuil, 2023, p. 13.

⁷¹ *Ibid.*, p. 12.

⁷² La notion de « pré-corps » a été proposée par Bruno Karsenti dans son commentaire de la logique de la pratique qui se dégage dans la sociologie de Pierre Bourdieu. Les présentes remarques doivent beaucoup à ce commentaire important qui mériteraient des développements complémentaires. Voir Bruno Karsenti, « De Marx à Bourdieu.

Le troisième point concerne le rôle de l'intellectuel. On reproche souvent à Sartre une forme de parti-pris injustifié pour la jeunesse. C'est en quelque sorte la critique que Merleau-Ponty adresse à Sartre dans la préface de *Signes* en réponse au portrait que Sartre venait de dresser de son ami Paul Nizan. Peut-être peut-on même penser que c'est la posture que Sartre a adoptée au moment de mai 1968⁷³. Afin d'échapper au rôle du porte-parole du présent, il rappelle alors son appartenance à une génération que les étudiants doivent enterrer. Mais, si on observe les différentes manières pour lui d'être un intellectuel de gauche dans la période 1960-1980, on peut probablement observer une autre manière de jouer sur la matrice critique de l'enfance. Dans sa préface à *Aden Arabie*, en 1960, Sartre creuse la couche préréflexive de sa vie philosophique jusqu'à y trouver, chez Nizan, la réalisation personnelle et vivante d'une expérience historique à laquelle son ami décédé n'a pas pu participer effectivement. Dans les années 1970, la figure de Sartre se projette dans l'espace social ouvert par le mouvement de mai. Son ambition fut d'être fidèle aux quelques années qui ont suivi 68 où la peur et la stupéfaction avaient changé de camp et autorisaient l'invention de nouvelles normativités et de nouvelles formes de vie et d'expression. Ces années restent peu connues. Elles ont tendance à effrayer les spécialistes de Sartre, à mon sens, à tort. Prêter attention à ce dernier Sartre permettrait de suivre une autre aventure sociologique, encore inachevée, en document les *interventions normatives* de Sartre dans les années 1970 sur le plan de l'éducation, de la presse, de la justice ou des relations internationales. L'essentiel du travail reste à faire. Les études sartriennes sont donc encore devant nous.

Les dilemmes de la pratique », dans Michel de Fornel et Albert Ogien (éds), *Bourdieu. Théoricien de la pratique*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2011, p. 103-134.

⁷³ Voir son interview sur RTL le 12 mai 1968. Je remercie Michel Contat de m'avoir confié une copie de cet entretien.